



**HAL**  
open science

## Sensibilités de lecture, le livresque et le numérique

Juliette Munoz Ruiz

► **To cite this version:**

Juliette Munoz Ruiz. Sensibilités de lecture, le livresque et le numérique. Art et histoire de l'art. 2013. dumas-00934608

**HAL Id: dumas-00934608**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00934608v1>**

Submitted on 29 Jan 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Panthéon-Sorbonne

Master 2 Design, Medias et Technologies, parcours Design et environnements.

Année universitaire 2012 / 2013

Sous la direction de Pierre Damien HUYGHE

Sensibilités de lecture, le livresque et le numérique.

UFR04 Arts Plastiques et Sciences de l'Art.

Juliette MUNOZ RUIZ



Ce mémoire établit un questionnement quant à l'émergence du numérique. La recherche cible les mutations opérantes concernant une culture de l'écrit. Pour préciser l'étude, celle-ci est orientée sur le devenir de la lecture et sa redéfinition avec le numérique. Autour de la lecture sont abordés les champs du langage, de la mémoire, de l'écriture en particulier en tant que phénomène, de l'éducation, de modes de réception et enfin des objets techniques.

## Préambule.

J'ai appréhendé le sujet de recherche en gardant à l'esprit l'enseignement de Jacques Rancière<sup>1</sup>. Les questions liées au numérique m'étaient a priori inconnues.

J'ai choisi d'être attentive à la lecture, à l'expérience du lecteur. Bien que celle-ci soit difficilement dissociable de l'écriture, je laisserai volontairement de côté les questions relatives à l'auteur et à l'expérience de l'écriture. Je m'appuie uniquement sur une culture occidentale en gardant à l'esprit que chaque culture de l'écrit a adopté des chemins de lecture spécifiques. Une généralité apparente s'avère être en fait un pan d'une culture de l'écrit. Sur l'étude des objets techniques du numérique, je ne suis pas allée voir du côté des statistiques ni des enquêtes. Je m'appuie sur mes propres usages de lecture et de recherche dans le cadre de mes études. Je n'aborde pas ou très peu les logiciels de traitement de texte, puisque concernant le numérique j'entre dans le sujet en essayant de faire table rase des existants. Il m'intéresse de discuter de ce qu'il est possible de faire une fois saisies les notions de livresque, de numérique, de lecture et de matière.

Ce mémoire s'est d'abord construit sur des carnets tout au long de l'année. Ainsi des dizaines de blocs de travail, d'idées, de notes, de lectures se sont formés. Il a été question de les réaliser dans un objet qui tient à une certaine unité, une architecture livresque. J'ai concrètement compris le sujet quand je l'ai écrit.

---

1. Jacques Rancière a enseigné en s'imposant un protocole régulier. Il apprenait chaque semaine à sa classe une chose qu'il ignorait la semaine d'avant. Ainsi il donnait à voir le chemin intellectuel qu'il avait emprunté pour acquérir et saisir ce savoir. Il donnait l'intelligence du savoir.

Le mémoire clôture traditionnellement le cursus universitaire, nous nous plions aux coutumes pour finalement prendre plaisir à dire, à écrire, à organiser ce qui nous a mis au travail cette année. Il convient de remercier tous ceux qui ont porté les intérêts, les recherches, les lectures.

À ma classe de Master. Ils savent toute l'affection que je leur porte et tout le bien que je pense d'eux. Ils sont ceux qui m'ont poussée et qui ont alimenté tous les sujets de réflexion avec un esprit si vif, si juste.

Plus particulièrement à Antoine Delinotte pour l'élève, le camarade formidable qu'il est, pour son travail considérable et pour sa générosité.

À ma famille qui me soutient et m'a permis de faire mes études.

À Monsieur David Bihanic pour son investissement, son travail, et ses conseils.

À Monsieur Gilles Tiberghien pour l'enseignant qu'il est et le philosophe qu'il refuse d'être.

À Monsieur Gilles Clément pour cette visite du parc Citroën et pour avoir fait de nous des apprentis jardiniers.

À Monsieur Pierre Damien Huyghe pour ses enseignements, pour ce qu'il a mis au travail, pour ce qu'il ménage pour les étudiants, pour l'intérêt qu'il nous porte, pour la personne qu'il est, pour l'enseignant qu'il a été.

# Sommaire

<b>1</b>	<b>Une culture de l'écrit.</b>	<b>8</b>
1.1	De l'orale à l'écrit. . . . .	8
1.2	Un dispositif d'apprentissage. . . . .	12
<b>2</b>	<b>Livresque et numérique.</b>	<b>16</b>
2.1	Le numérique et internet. . . . .	17
2.2	Un rapport à l'objet. . . . .	19
2.3	Architecture de lecture. . . . .	24
<b>3</b>	<b>La lecture.</b>	<b>26</b>
3.1	Les chemins de la lecture. . . . .	27
3.2	Les modes de lecture. . . . .	29
3.3	La fenêtre et le jardin. . . . .	35

## Introduction.

### Traiter la lecture au temps du numérique.

Le verbe *traiter* s'est imposé car il confère une notion de soin, peut-être comme pour étudier soigneusement. L'étymologie du verbe assoit ce premier raisonnement et pourtant installe un paradoxe. Le mot *traiter* vient aussi du latin *tractare*, soit " trainer avec violence ", mais c'est aussi "poursuivre des négociations en vue d'un accord"<sup>2</sup>. Cette nouvelle définition acquise, nous pouvons faire un lien avec le verbe discuter : "examiner le pour et le contre de quelque chose"<sup>3</sup> ou encore éclaircir en échangeant. Il s'agit d'engager une discussion entre deux pôles, le livresque et le numérique. Dans la discussion il n'y a pas forcément de dispute, pourtant on comprend une certaine confrontation entre les deux paradigmes. La confrontation induit un rapport de force, voire belliqueux, alors qu'il semble que ce soit plus un partage. Nous adoptons ici le terme *négociation* induit par le verbe *traiter*.

Les deux paradigmes sont apparemment en négociation dans leur attachement à la lecture. Nous parlerons d'un glissement dans un contexte où le numérique semble émerger. Le terme émerger implique une sortie, comme une remontée à la surface. Ainsi quelque chose pousse parmi nous sans pour autant avoir encore abouti. Dans cette époque en mouvance, nous pouvons nous poser la question de ce que cela met en jeu par rapport à une culture de l'écrit.

Si nous précisons notre recherche autour de la lecture, il convient de particulièrement s'attacher à la définir. Un des pans de sa définition renvoie à *l'instruction* ou encore à *l'enseignement*.<sup>4</sup> Nous discuterons ainsi de l'école comme milieu d'entrée dans la culture de l'écrit. La lecture, c'est avoir appris à recueillir le savoir. Nous saisissons là tout le soin à apporter quand il s'agit de traiter la lecture au temps du numérique.

---

2. *Psautier Cambridge*, éd. Fr. Michel, LXXXII, 3 et 5. D'après le Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales.

3. 1318; A.N. K 10, pièce 23 ds Gdf. Compl. D'après le Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales.

4. En 1350 Gilles li Muisis, *Poésies*, éd. K. de Lettenhove, I, 106. Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales.

# Chapitre 1

## Une culture de l'écrit.

Afin de saisir ce que l'avènement du numérique amène à redéfinir nous discuterons de l'écriture, de la mémoire et de la lecture en terme de phénomène<sup>1</sup>. Ainsi l'écriture n'est pas abordée sous le prisme de l'action et ne décrit pas un moment où l'auteur dépose la pensée. Nous en parlons en terme de phénomène pour parler d'éléments de culture. Il s'agit de comprendre ce qu'a fait l'écriture et la lecture à l'humanité. Nous discuterons du terme de mémoire autour du passage d'une culture de l'orale à une culture de l'écrit et de la façon dont la mémoire se transmet.

### 1.1 De l'orale à l'écrit.

Pendant un long moment de son histoire l'homme s'est conté la mémoire, le savoir. L'écriture a bouleversé cette transmission et a entraîné un nouveau rapport au langage et à la pensée.

L'écriture est un phénomène dont l'histoire est très hétérogène. Son apparition a donné lieu, selon les populations, a des fonctions et des formes différentes. Certains peuples n'en font toujours pas usage. Nous pouvons donc légitimement nous demander ce que l'écriture a fait à la culture.

Le mot " culture " du latin *colere* veut dire habiter, cultiver ou encore honorer. Le mot latin *cultura* désigne lui l'action de cultiver la terre mais aussi l'esprit. On voit bien

---

1. 1719 éd. " fait qui frappe par sa nouveauté, son caractère extraordinaire "; A. H. de La Motte, Fables nouvelles, livre V, Fable XIX, p.358.

ce que fait la culture à la terre. Elle y dessine, elle trace des chemins mais elle y sème aussi. Cette image nous aide à nous représenter ce que veut dire *culture de l'écrit*. Nous comprenons qu'elle détermine un cheminement de pensée. Ainsi l'écriture a façonné l'esprit humain, elle a construit un dispositif de mise en pensée. Il convient de dire que la littéracie est constitutive de nos sociétés modernes.

Durant le séminaire, nous avons abordé *Platon* et son texte *Phèdre*. Le problème posé est de savoir si l'écriture est un aide mémoire. Ainsi, deux arguments peuvent s'opposer. Quand les égyptiens préservent dans un temple leurs textes, ils garantissent la transmission. En parlant de l'écriture, le dieu *Teuth* dit ceci au roi *Thamous* :

*" Roi, dit Teuth, cette science rendra les égyptiens plus savants et facilitera l'art de se souvenir, car j'ai trouvé un remède pour soulager la science et la mémoire. "*<sup>2</sup>

Le roi *Thamous* lui répond ceci :

*" Et c'est ainsi, que toi, père de l'écriture, tu lui attribues, par bienveillance, tout le contraire de ce qu'elle peut apporter. Elle ne peut produire dans les âmes, en effet, que l'oubli de ce qu'elles savent en leur faisant négliger la mémoire. Parce qu'ils auront foi dans l'écriture, c'est par le dehors, par des empreintes étrangères, et non plus du dedans et du fond d'eux mêmes, que les hommes chercheront à se ressouvenir. "*<sup>3</sup>

Ainsi la mémoire dont parle le roi *Thamous* n'est pas exercée quand elle repose sur la facilité qu'est l'écriture. Il semble que celle-ci asservisse l'Homme. Il est dépendant de la lecture comme moyen de se mettre en pensée. Le roi *Thamous* est soucieux du fait que l'homme ne fasse plus l'effort intellectuel de retenir le savoir puisqu'il peut désormais se référer à l'écriture. Il convient de dire que le texte de Platon semble souligner deux notions pas tout à fait synchrones. La mémoire liée à la culture, entendons la mémoire commune, et le souvenir qui lui est à l'échelle d'un individu.

Il questionne la perte d'une transmission traditionnelle qui passait jusque là par l'oralité. Ainsi il met en tension l'oralité et l'écriture par rapport à la mémoire ( individuelle et collective ). La transmission orale implique une mémoire qu'on pourrait appeler " mémoire vive ", celle liée à l'immédiateté de notre présence avec l'auteur. Celle qui pourrait s'exercer en classe en présence du professeur par exemple. Repensons à la négociation

---

2. *Phèdre* de *Platon* ; traduction de *Mario Meunier*, 1922, lecture numérique adobe reader p.45.

3. *Phèdre* de *Platon* ; traduction de *Mario Meunier*, 1922, lecture numérique adobe reader p.45.

induïte par le verbe *Traiter*. Peut-être qu'il convient de dire que l'Homme et le savoir humain n'aurait pu pousser de la sorte si, par ailleurs, l'écrit n'avait pas aidé à la traversée des siècles.

La transmission orale est justement soumise aux erreurs et aux oublis de celui qui dit. Il persiste dans cette tradition une inexactitude. De plus l'oralité soulève certaines contraintes. Ainsi, nous ne choisissons pas le moment de transmission, nous sommes soumis à la prise de parole de celui qui dit. De fait nous ne pouvons maîtriser le flux oral. Enfin l'oralité est inscrite dans le " ici et maintenant ", alors l'auditeur est dans l'impossibilité de sélectionner, ou de revenir à une idée, un passage qui l'intéresse. Par ailleurs l'oralité est liée à une intimité. La voix émane d'un organe qui transmet une sexualité, une personnalité, une manière de parler avec ses rythmes, ses respirations, ses intonations. Les idées arrivent et les liens se font et se défont de manière incessante. Le discours est soumis aux aléas de la pensée en train de se faire.

L'écrit structure la pensée. Le passage d'une culture de l'orale à une culture de l'écrit nous a, d'une certaine manière, affranchi du réel puisque nous avons pu quitter l'immédiat et son contexte, le *ici et maintenant*.. Le texte organise les idées dans une certaine continuité. Il précise et augmente chacune d'entre elles. Le chemin de compréhension se dessine. Finalement l'écrit insuffle une force, une puissance que l'oralité ne pouvait pas avoir. L'écrit, le texte est construit pour mettre en lumière une ou plusieurs idées maîtresses. Dans un déroulement, qui se veut logique nous arrivons à une compréhension. Ainsi, nous aimons à comprendre des déroulements logiques et clairs sur lesquels nous pouvons revenir ; nous les remettre en pensée. Nous nous sommes habitués à une certaine linéarité.

Le terme mémoire<sup>4</sup> suppose quelque chose de la trace, donc du passage. Nous avons compris que la mémoire est affaire de transmission.

L'écriture trace pour faire mémoire dans le temps et donne la possibilité aux générations de lire les anciennes. On peut parler d'un stockage de la mémoire par l'écriture qui permet aux nouvelles générations d'y accéder et de se la réapproprier, voire de l'augmenter. Nous pouvons parler d'un équilibre à trouver entre mémoire et oubli. Pour aborder ce sujet nous nous appuyons sur la notion de vie, du vivre<sup>5</sup> selon Nietzsche, qui serait la capacité de pouvoir préférer et de pouvoir refuser. Autrement dit, l'humanité, à qui

---

4. Mémoire, du latin *memoria* est l'aptitude à se souvenir, le souvenir lui-même, un ensemble de souvenir, un témoignage du passé. CNRTL.

5. Pierre Damien Huyghe suggère le terme " *exister* " dans *Le jeu de l'exposition ; Exposer ou exploiter l'art, Remarques sur le pouvoir, le sublime, le cinéma*.

nous accordons la volonté de vivre, tient à l'exercice d'un discernement. Nous entendons discerner comme séquencer, diviser et émettre un avis subjectif et le faire jouer. Nous pouvons faire un lien entre la notion de discernement et la question de la mémoire et de l'oubli. Si désormais nous redéfinissons la mémoire, nous pouvons dire qu'il s'agit de discerner les éléments du passé qui sont à retenir et ceux qui sont à dépasser. Alors la mémoire se dessine et se réorganise régulièrement.

Nous pouvons placer cette structure évolutive dans notre contexte actuel et donc penser à la notion d'archivage. Avec Internet et le numérique nous pouvons discuter précautionneusement de l'archivage comme forme de mémoire. Nous nous demandons ce qu'il advient du souvenir et de la mémoire avec l'avènement du numérique et son ancrage pérenne dans nos sociétés.

Nous entendons, avec Jacques Derrida, mais aussi Bernard Stiegler, que l'écriture peut être toute mémoire extérieure à l'homme. Ainsi même l'outillage est une écriture. Nous comprenons celle-ci comme un dépôt d'une certaine pensée, d'un certain savoir qui peut se transmettre. Nous saisissons alors la différence entre un instrument et un outil, ce dernier contient les clefs de compréhension, c'est une trace, une preuve d'un fait culturel qui dit quelque chose du temps, de l'espace, de l'homme.

Ainsi l'écrit est une extériorisation du parlé humain, un dépôt de la mémoire des générations, soit un outil. Nous comprenons que l'outillage est une structure de mémoire. L'humanité a développé un outil qui requiert les yeux plutôt que les oreilles, nous ne sommes plus dans la culture de l'oral mais bien dans la culture de l'écrit.

Au XII<sup>ème</sup> siècle l'outil est un :

*" objet fabriqué qui sert à faire un travail. "*<sup>6</sup>

L'écriture fait travailler, exerce une mémoire. La faire travailler c'est la faire sortir. Un savoir s'extériorise par cet outil, il est déposé dans un objet technique et la lecture vient le libérer. C'est donc faire ressortir la mémoire qui s'est déposée. Ainsi l'humanité et sa tenue dans le monde est liée à l'écriture qui lui est extérieure. L'écriture est une prothèse mémorielle. Walter Ong parle de *technologisation* du mot. Nous comprenons que le basculement dans une nouvelle culture ( de l'écrit ) a procuré à la mémoire, aux savoirs les outils nécessaires à la transmission. L'écriture tend vers l'élaboration d'une certaine vérité<sup>7</sup>.

---

6. Aussi " équipements, objets nécessaires qu'on embarque pour un voyage. " *S. Brendan*, éd, I. Short et Br. Merrilees, 179

7. Entendons la vérité de celui qui écrit.

" Un livre, avant d'être un dispositif matériel, est une sorte de présupposé mental où se configure non seulement l'expérience à venir de la lecture, mais déjà celle de l'écriture. " <sup>8</sup>

Nous nommons livresque un mode de l'écrit, ou encore une architecture dans laquelle l'écriture s'est épanouie depuis que le livre s'en est emparé. Le livresque est à distinguer du livre. Walter Benjamin <sup>9</sup> dit d'ailleurs de l'écriture qu'elle a :

" trouvé asile dans le livre imprimé. "

Nous pouvons penser l'écriture et le livre en autonomie réciproque. Le livre est l'objet technique principal du paradigme du livresque. L'écrit peut alors se déposer sur d'autres supports de lecture.

Notre entrée dans l'écriture s'est faite dans le mode livresque. Les instituteurs nous ont transmis le savoir de la lecture, et il s'agit de se rappeler que, cet apprentissage dans les livres, a nécessité une éducation. Ce moment que l'on pourrait qualifier de pivot nous a lancé dans une culture, celle du livresque. Alors elle a déterminé une méthode <sup>10</sup> d'arrivée de la pensée, ou de formation de la pensée. Nous pouvons dire que nous nous mettons en penser par une architecture livresque.

## 1.2 Un dispositif d'apprentissage.

Notre entrée dans la culture de l'écrit se fait à l'école. Mais il s'agit de se poser la question de ce qu'est l'école et la façon dont elle transmet.

Nous précisons d'abord notre vocabulaire. Le terme éducation <sup>11</sup> est saisi entre deux aspects. Celui de répondre aux besoins de l'enfance, à ce que celle-ci réclame pour bien se porter ; et la nécessité de sortir de cet état, pour s'accomplir en tant qu'individu. Il s'agit de se trouver dans un équilibre entre deux forces qui sont mises en tension dans une situation d'éducation. Malgré tout, dans éduquer on entend la nécessité d'un médiateur,

---

8. *Moderne sans Modernité* ; p.94 Pierre Damien Huyghe.

9. François Bon cite Walter Benjamin dans *Après le livre*.

10. *methodos* grec veut dire poursuite, recherche ; *odos* veut dire route, voie, chemin. CNRTL.

11. Du latin *educare* et *educere*. L'enfant, *l'enfance* c'est celui qui n'a pas la parole. Alors l'éducateur au sens de *educare* est dans un élan centré sur l'enfant, l'enfance et ses besoins. Celui-ci n'a pas à réclamer. Par ailleurs, l'éducateur au sens de *educere*, c'est celui qui va conduire l'enfant hors de cet état. C'est le guider pour finir par quitter l'enfance.

d'un tuteur<sup>12</sup>. Le médiateur est celui qui sert d'intermédiaire entre deux choses. Lors d'une scolarité dite *classique*<sup>13</sup>, l'instituteur, puis le professeur sont les médiateurs entre les élèves et les savoirs. Le tuteur fait allusion au jardinage. Ceci est peut-être pertinent quand nous tentons de comprendre ce qu'une structure éducative peut faire aux individus. Le tuteur guide les jeunes plantes. Celles-ci prennent une forme particulière, elles ont évolué autour du tuteur. L'allure du potager tient de cette organisation, de cette répartition.

L'enseignement<sup>14</sup> est affaire de transmission des signes, des clefs de compréhension.

Peut-être que nous pouvons dire que les termes éducation et enseignement fonctionnent ensemble, puisqu'ils ne semblent pas désigner exactement le même champ d'action. L'enseignement concernerait l'acquisition ; l'éducation plutôt la méthode.

Apprendre souligne une ambiguïté. Les conditions pour l'apprentissage sont une transmission par ou des médiations. Mais pour que l'élève devienne étudiant, autrement dit soit émancipé, le médium doit être sacrifié. L'indépendance d'un individu émane de cette coupure.

Nous désignons l'école<sup>15</sup> comme étant un dispositif puisqu'elle régit l'existence des enfants pour les élever. Ils disposent ensuite des clefs d'une culture, d'une société donnée. L'école est le lieu de l'éducation et de l'enseignement<sup>16</sup>. Giorgio Agamben parle d'un corps à corps entre les vivants et les dispositifs qui tend à une subjectivation. Ici nous parlons d'un dispositif qui pousse à devenir étudiant. L'école fournit alors une instruction<sup>17</sup>.

Le dispositif de l'école<sup>18</sup> nous arrive d'une structure mise en place par un institut reli-

---

12. Si nous pensons au jardinage le tuteur c'est la tige de bois, de métal ou de plastique, plantée verticalement dans le sol pour soutenir ou redresser une jeune plante ou un jeune arbre au moins pendant les premiers temps de sa croissance.

13. Jacques Rancière dirait *La vieille*.

14. Former de *en* et *signare*. Ce serait placer des significations, transmettre des signes.

15. Son étymologie nous renseigne sur le fait que l'école fasse référence à une leçon, au lieu où l'on enseigne, à une corporation, compagnie ou encore au loisir consacré à l'étude et groupe de personnes qui reçoivent cet enseignement. CNRTL.

16. Notons que notre système s'appelle " éducation nationale ". Peut-être que désormais un problème est posé quand l'école prend en charge, en plus de l'enseignement, l'éducation. Soit, rappelons nous, prendre soin de l'enfant et le faire sortir de son état. Par ailleurs se fait sentir un malaise quand les enseignants ne s'appellent pas éducateurs. Peut-être pouvons-nous nous demander où et par qui est assumé l'éducation ?

Peut-être que ce manque de clarté tend à la délinquance ( du latin *delinquere*, soit manquer ), soit à un état où quelque chose a manqué, s'est manqué.

17. Du latin *instruere* soit " ranger couche par couche ". Ordonner les couches.

18. D'après *Le sens de l'école et la démocratie* sous la direction d'Henri Peyronie et Alain Vergnioux ; chapitre III, *Le débordement scolaire. De l'enseignement à l'orientation, hypothèses d'une scolarité démocratique*, Pierre-Damien Huyghe.

gieux. Cette organisation de l'heure, de la journée, des âges tendaient à lutter contre la délinquance et l'oisiveté de la jeunesse. À l'image d'une chaîne de production les classes se superposent dans le temps pour tendre à une instruction, à un étudiant. Celui-ci aura accumulé les couches de savoir pour finalement revendiquer un niveau d'étude.

L'unité fondamentale de ce dispositif est la classe. Celle-ci séquence le lieu et le temps de l'enfance. Ainsi une occupation est associée à un moment de la journée, chaque enfant est associé à un bureau et une rangée, chaque âge est associé à une classe. Toutes ces couches fonctionnent ensemble dans un long mécanisme de transmission. L'enseignement est alors cadencé. La cadence est une répétition de mouvement régulier, c'est un rythme monotone à l'image du métronome.

C'est durant la scolarité que se fait notre entrée dans la littératie<sup>19</sup>. Il y a une idée de rendement et d'individus fonctionnels en société qui sont formés à des métiers ou professions. Ainsi l'école tournerait l'enseignement en vue d'une ou des pratiques. Pourtant quand nous parlons d'enseignement nous voulons parler d'entrée dans la culture, d'un affranchissement, d'une élévation intellectuelle, d'une libération de la pensée pour elle-même. Peut-être que le dispositif de l'école tel qu'il est pensé structurellement tend à la formation des élèves quand l'enseignement tend à l'émancipation d'un individu.

Quand nous discutons d'école nous parlons aussi de courant de pensée ou d'un enseignement tiré de telle ou telle manière. Peut-être convient-il de dire que nous soutenons une idée de l'enseignement. À la lecture du *Maître ignorant* nous sommes surpris par la réalisation d'une certaine logique. Pour apprendre et comprendre il faut une explication par un *explicateur*<sup>20</sup>. Celui-ci doit pouvoir juger de la distance entre le savoir et l'élève pour finalement l'abolir. Cette distance se réduit en général par l'oralité. Pour l'étude d'un ouvrage, une explication passe par la parole dans une relation entre l'enseignant et l'élève.

Jacques Rancière rappelle que ce que nous avons le mieux appris, les paroles que nous nous sommes le mieux appropriées, sont celles que nous avons apprises seul, soit par exemple la langue maternelle. Ceci soulève un paradoxe. Les enfants ont, seul, appris à apprendre. Ils se sont affranchis de ce qui les empêchait de communiquer.

---

19. Celle-ci vient de l'anglais *literacy* que l'on pourrait traduire par alphabétisme. Ainsi, il s'agit des connaissances fondamentales de l'écriture et de la lecture qui nous permette notre tenue dans la société. Ce terme recouvre plus largement les savoirs auxquels nous prépare l'école en vue de notre intégration dans la culture de l'écrit.

20. Terme utilisé par Jacques Rancière.

Ainsi nous avons une intelligence pour apprendre à ne point dépendre<sup>21</sup>.

Cela participe de toute la philosophie de Jacques Rancière. Ainsi le maître, nous l'appellerons l'enseignant, est celui qui donne à voir le chemin intellectuel en vue d'un savoir. Il est donc exigeant, en ce qu'il pousse l'élève au devant d'un parcours dont il tirera un enseignement, au lieu de le mettre dans une situation de facilité et lui donner les clefs du savoirs. L'intelligence de l'enseignant tient au fait de guider discrètement l'élève. Il le fait travailler sans pour autant l'abandonner en chemin. L'émancipation tient au fait d'avoir appris à apprendre. Dans cette situation il semble que l'éducation est accomplit. L'élève est sorti de l'enfance, il devient étudiant.

Nous parlions de cheminement intellectuel. Il est intéressant de souligner l'importance du parcours. Il s'agit d'observer, d'imiter, d'essayer, d'échouer, de recommencer, d'y arriver. Le parcours a fait trace. L'individu sait cheminer, c'est ce que nous appelons l'intelligence du savoir.

Ceci étant établi, nous pouvons discuter de ce que met au travail l'émergence d'une nouvelle technologie qui tend à redéfinir globalement notre rapport à l'écrit.

---

21. c/o Pierre Damien Huyghe dans nos discussions sur l'éducation. " On n'apprendra ce qui suffit à ne point dépendre " Nicolas De Condorcet.

## Chapitre 2

# Livresque et numérique.

L'émergence certaine des technologies numériques questionne notre relation à l'écriture et à la lecture. Il s'agit d'adopter une attitude dite contemporaine<sup>1</sup>, en d'autres termes, de prendre de la distance pour tenter de saisir ce que l'émergence du numérique met en jeu.

Peut-être pouvons nous commencer par comprendre la façon dont s'installe une nouvelle invention parmi nous<sup>2</sup>.

Nous pouvons faire le constat que le numérique nous apparaît pour l'instant comme une technologie de l'imitation. Si nous observons même brièvement les textes qu'il nous met en vue nous retrouvons ce que nous connaissons déjà. À savoir des typographies qui rappellent celles de la machine à écrire ou même les manuscrites ; des pages, parfois texturées pour rappeler le papier ; des logiciels de lecture, appelés " bibliothèques " qui proposent une imitation de la couverture, de la reliure, de la page qui se tourne et du son qu'elle aurait produit. Il y a quelque chose de rassurant dans cette imitation, par ailleurs nous faisons l'hypothèse que le mimétisme limite à ce seul domaine les capacités techniques du numérique. Nous sentons une puissance en sommeil qui gagnerait à s'accomplir.

Il semblerait que ce que nous appelons l'authenticité, soit quelque chose de l'ordre du dévoilement, fasse partie d'une seconde période dans l'avènement d'une invention. Le premier temps tente de contenir dans une même époque deux choses. Elles cohabitent peut-être dans un malaise. La nouvelle invention imite la précédente pour s'immiscer et

---

1. Au sens de Giorgio Agamben. *Qu'est-ce que le contemporain ?* Giorgio Agamben.

2. D'après l'étude du texte, *Le devenir authentique des techniques*, Conférence Centre National de la Recherche Technologique, Pierre Damien Huyghe, Rennes 2004.

finalement se faire accepter ; l'ancienne se trouve remise en question.

C'est ce que nous pouvons observer concernant les supports de l'écriture. D'ailleurs le terme même de *livre numérique* insinue parfaitement cette étrange coprésence. Pour authentifier le livresque et le numérique il s'agirait de les distinguer. Ainsi nous tentons de saisir les propriétés sensibles du paradigme du livresque et de celui du numérique.

## 2.1 Le numérique et internet.

Peut-être convient-il de distinguer le numérique d'internet.

Internet est le réseau des réseaux. Il relie l'ensemble des réseaux informatiques de la planète entre eux. Il utilise des protocoles de communications, souvent appelés TCP / IP<sup>3</sup>.

La communication entre deux entités consiste en la transmission d'informations. Sans un ensemble standardisé de protocoles de communication, les informations ne sont que des données et ne peuvent être comprises par les deux entités. Les protocoles sont organisés en couche, ou strate. Chacune gère la transmission de données de différentes natures et livre aux couches supérieures une traduction des informations. Il nous intéresse de savoir que la dernière couche est celle qui est la plus proche des utilisateurs. Celle-ci traite des données plus abstraites grâce aux informations transmises par les strates plus basses.

Ainsi internet est un réseau qui envoie, traite et reçoit des données. Ce maillage de réseaux n'a pas de centre névralgique, il est une répétition de boucle et de relais. Son organisation a dévoilé une possibilité structurelle forte qui tend à modifier certains aspects de la vie sociale, culturelle et économique. Pensons aux polémiques autour de la propriété intellectuelle. Le constat est de dire que le réseau protège et soutient l'anonymat, le partage, le troc de données multi-sources et la co-création puisqu'il fonctionne sur ces principes. Ainsi soulignons qu'internet met en tension des modèles politiques. Le numérique, du latin *numerus*, soit " nombre " est défini par ce qui a rapport, ou appartient aux nombres<sup>4</sup>. S'agissant de l'électronique ou de l'informatique, le terme numérique s'emploie pour parler de la représentation discrète de données ( ou de grandeurs physiques ) au moyen de nombres entiers ( ou d'équivalents ). Le terme s'emploie aussi concernant les systèmes, dispositifs ou procédés faisant appel à ce mode de représenta-

---

3. Transmission Central Protocol ; et Internet Protocol.

4. *Sermons* du P. Coton ds R. Philol. fr, t.44, p.76-77.Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales.

tion. Nous comprenons du numérique qu'il est composé de deux strates, le code ( chiffres ) et son image. En anglais *digital* vient de *digit*, du latin *digitus* qui signifie " doigt ". Il désigne les dix chiffres arabes ( de 0 à 9 ).

Quand nous parlons de numérique, nous faisons en parallèle référence aux objets qui fonctionnent désormais avec cette technologie. Dans un langage courant il est difficile de délimiter ce que le terme numérique englobe. Il s'agit d'une technologie, mais aussi de tout ce qu'elle utilise. Le numérique est arrivé comme une vague pour pénétrer la quasi totalité des domaines. C'est en cela qu'il est une révolution.

Poussée par des exigences économiques, son utilisation<sup>5</sup> reste impensée dans bien des domaines. Le numérique permet à l'informatique<sup>6</sup> et à l'électronique de fonctionner et de se déployer parmi nous sans cesse. Ainsi tout l'équipement moderne qui nous arrive du numérique est lié au calcul.

Il est à noter que le vocabulaire employé peut être mis en parallèle de celui qui décrit le fonctionnement du cerveau humain. Le calcul des données et l'échange de celles-ci alimentent l'analogie de ces deux systèmes ( dispositifs ).

Le centre de la pensée humaine fonctionne avec plusieurs milliards de neurones. Le neurone est une cellule dite " excitable ", c'est l'unité qui compose le système nerveux. Les neurones transmettent des signaux bioélectriques<sup>7</sup> et ceux-ci sont capable de deux actions distinctes. À savoir, la réactivité, ils réagissent aux stimulations en les convertissant en impulsions nerveuses, et la conductivité, autrement dit ils sont des relais pour les signaux électriques. Les neurones sont composés de synapses qui s'affairent à transmettre l'influx nerveux par l'axone<sup>8</sup>. Ainsi, les neurones sont les cellules de la connectivité et sont interdépendantes. Elles dessinent un réseau complexe et organisé en zone.

Peut-être pouvons-nous faire l'hypothèse que l'être humain forme à son image, de manière consciente ou non, des systèmes qui régissent nos existences.

Il convient de dire qu'en nous intéressant à la culture de l'écrit à l'ère du numérique, nous comprenons deux aspects. D'abord le numérique, en gardant comme perspective Internet et son maillage. Le réseau est son mode de transport et les deux notions marchent<sup>9</sup> main dans la main. Ensuite, et ceci constituera le plus fort de notre intérêt, nous considérerons

---

5. Peut-être devrait-on dire de manière un peu triviale son *bon usage*.

6. Précisons que nous parlons d'informatique moderne.

7. Bioélectrique regroupe l'ensemble des signaux électriques physiologiques, propre aux êtres vivants.

8. soit fibre nerveuse.

9. Ayons en tête que "marcher" et "penser" peuvent se confondre.

le numérique pour lui même et lui seul.

## 2.2 Un rapport à l'objet.

Il convient de porter à notre attention le corps face à l'objet. Être à la lecture suppose une certaine disposition du corps, pour percevoir l'espace et l'objet. Nous allons dans un premier temps discuter des récepteurs<sup>10</sup> sensoriels que sont les yeux, les oreilles et la peau. Nous nous baserons sur une approche scientifique pour aborder ce qui est de l'ordre du sensible quand il s'agit d'une relation à l'objet. Pour comprendre ce que nous fait la lecture sur tel ou tel support, il faut saisir quelques notions sur nos organes de réception. Edward T. Hall<sup>11</sup> souligne le fait que la perception combine l'aspect naturel ( nos organes ) et l'aspect culturel dans lequel nous avons appris à recevoir. Deux types de réceptions peuvent être dégagées ; la réception dite à distance, ainsi les yeux et les oreilles nous permettent d'appréhender notre environnement ; et la réception dite immédiate, les parties qui sont liés au toucher. La peau a un statut un peu particulier, elle est notre premier récepteur puisqu'elle permet l'appréhension physique avec nos mains, par exemple, et en même temps elle est sensible à certains faits atmosphériques comme la température. Elle est donc à la fois l'immédiate et la distante. La peau, nos mains nous introduisent à l'espace tactile. Dès qu'il s'agit du toucher, nous nous trouvons dans une certaine intimité, voire animalité. Nous disons " animalité " puisque notre personnalité, qu'on pourrait appeler " tactile ", se construit par l'appréhension du corps de l'autre ( le nourrisson contre la mère ). Le toucher est lié à l'affect, à l'amour, à la répulsion, à la sexualité. Nous enregistrons une mémoire tactile liée à la succession d'expériences, ainsi le toucher est personnel. Il convient de dire que la vision et le toucher sont très liés, évidemment ils se complètent et nos impressions sensoriels s'en trouvent accrues. Nous discutons de tactilité pour finalement aborder la texture des tablettes, des liseuses et ordinateurs. La texture nous arrive par nos mains. C'est un ensemble de souvenirs d'expériences tactiles qui semble nous faire apprécier ou non une texture. Ainsi nos expériences tactiles ont un impact sur la façon dont nous recevons une texture, alors sur notre relation à l'objet en question.

Un changement s'est opéré avec les différents supports de lecture, désormais quand nous

---

10. Dérivé du latin *receptum* et de *recipere* soit " recevoir ". L'ancien verbe *receter* ou " recevable ". CNRTL.

11. dans *La dimension cachée*.

parlons de texture, nous parlons de l'apparence des données numérique. Nous parlons de couleurs, d'aspects, de typographie. La matière numérique tire à elle ce vocabulaire du toucher. Le texte numérique se fait texture et la tactilité des objets est mise en place de telle manière que nous avons l'impression de pouvoir manipuler la matière. Ainsi, la texture et la tactilité n'agissent plus dans le même espace. La texture concerne la matière numérique, elle même, telle qu'elle se donne à voir. La tactilité concerne les commandes manuelles que nous dirigeons sur la surface en verre de l'écran. Les deux termes fonctionnent désormais en strate.

La vue est le sens qui s'est spécialisé le plus tardivement chez l'homme. À un moment donné de son histoire la vue prit de l'importance sur l'odorat. Ainsi, il est notre sens le plus développé et il nous transmettrait plus d'informations que notre ouïe. Nous disons ceci au conditionnel puisque scientifiquement il est difficile d'établir un calcul et de comparer la réception visuelle et auditive, mais Edward T. Hall affirme que nos yeux sont des informateurs bien plus efficace. Par exemple, peut-être que ceci explique le large dépassement de l'usage de la radio par la télévision.

Par ailleurs, nous pouvons dire que si nous sommes privée de ce sens, les autres se spécialisent et deviennent aussi fiables et détaillés que la vue. Nous savons par exemple qu'une personne atteinte de cécité est bien plus habile que nous le sommes avec son ouïe ou le toucher. Nous pensons par exemple à la dextérité que nécessite le braille. L'ouïe participe également à la concentration sur un texte. Edward T. Hall cite une étude intéressante<sup>12</sup> sur la phonétique qui démontre que l'attention à la lecture peut être mise à mal selon la taille de la pièce, dans laquelle le sujet se trouve et dont la réflexion des ondes sonores varie. La primauté de la vue est aussi à nuancer quand il s'agit de mémoire. Nous avons tous en tête, par exemple, la madeleine<sup>13</sup> de Marcel Proust et donc le pouvoir de convocation, de réminiscence de l'odorat. Pourtant nous centrerons notre analyse sur l'immédiateté de la réception, c'est pourquoi nous parlerons de la vue comme le sens le plus spécialisé et certainement le plus cultivé. Stéphanie Katz<sup>14</sup> dit lors d'un séminaire en histoire de l'art " *Qui tient les images, tient les imaginaires* ". Outre le fait qu'il s'agisse ici du pouvoir des images, du pouvoir de la vue et donc qu'un aveuglement, un abrutissement par celle-ci soit à craindre ; nous relevons et comprenons que la vue peut mettre au silence nos autres récepteurs. Il est le sens qui prime au niveau naturel

---

12. du phonéticien J.W. Black abordé dans *La dimension cachée* ; aux Éditions du Seuil, 1971 ; p.64.

13. Passage extrait de : *À la recherche du temps perdu*.

14. Enseignante en analyse de l'image et histoire de l'art, et auteur de *L'écran, de l'icône au virtuel. La résistance de l'infigurable* ; L'Harmattan, 2004.

et culturel. Nous constatons une logique entre l'avènement de la vue et le basculement de notre civilisation de la culture orale à celle de l'écrit.

À la lecture de *La dimension cachée*, nous comprenons que les informations que nous transmettent nos récepteurs ne sont pas pris en compte de la même façon selon notre culture. Ainsi, le milieu au sein duquel nous avons grandi a influé sur notre capacité à nous concentrer. C'est donc un apprentissage qui nous fait retenir ou éliminer de manière inconsciente des types d'informations. En disant ceci, nous saisissons la capacité de l'être humain à s'habituer et donc à habiter son environnement objectal.

Le livre nous semble être l'objet de lecture le plus naturel, et déjà en disant ceci ce n'est plus vrai. La génération que nous sommes ( étudiants en Master 2 ) a pris certaines habitudes avec les objets du numérique, peut-être sommes-nous des générations qui témoignent d'une complémentarité du livresque et du numérique.

Evidemment ce que nous avons nommé plus tôt " l'être à " la lecture mobilise tous nos sens. Nous disons " évidemment " puisque même si nous tentons de comprendre l'importance et la spécialité de nos récepteurs sensibles, quand il s'agit de lecture il s'agit d'un lecteur et donc d'une entité. Ainsi nos sens influent sur l'attention que nous portons au texte." L'être à " désigne un ensemble d'éléments dans une disposition tournée vers l'écriture.

Des objets de lecture ont poussés parmi nous. Le livre, la liseuse, la tablette et les ordinateurs nous donnent à voir un texte. Nous tentons de porter un regard attentif aux rapports corporels que nous entretenons avec ces supports.

Le mot " livre ", du latin *liber*, désigne l'aubier<sup>15</sup>, c'est-à-dire la pellicule blanchâtre entre le bois et l'écorce d'un arbre, qui a porté ( avec la pierre ) les premières écritures. Il est un support d'inscription des textes. Le mot volume vient du latin *volumen* soit rouleau, issu lui même du verbe *volvo* c'est à dire rouler. Il y a une notion d'ampleur, de générosité, on suppose une forme et une quantité. Il y a un rapport entre le corps, le livre et l'espace.

Le livre est ce qu'il contient. C'est un monument, du latin *monumentum*, il fait se souvenir. Il a quelque chose du tombeau<sup>16</sup>, le texte y est déposé, il repose, silencieusement. Il assure l'inertie du contenu. C'est un témoin, puisqu'il transmet la mémoire des générations passées et parce qu'il est marqué par le temps, les usages. Il donne une impression

---

15. Du latin *alburnum*, de *albus* qui veut dire "blanc". <http://fondationbodmer.ch/bibliotheque/>

16. Fin X<sup>ème</sup>siècle; *Passion*, éd. D'Arco Silvio Avalle, 351 : *Dunc lo pausen [Jesum] el monument O corps non jag anc a cel temps*

d'épaisseur du temps de l'écriture, de la lecture mais aussi entre les générations.

Le livre est un objet en soi. Il est matériel, il se tient en mains, porte les stigmates des lectures. Il est un objet auquel on s'attache, le volume est important en ce qu'il dit d'une relation avec un lecteur. Le livre est un ensemble de pages reliées qui a évolué dans le temps. Le livre de poche a démocratisé l'objet livre et il s'est donné à voir comme objet de parade, de mode puisqu'il se transporte et se voit. La première de couverture dit quelque chose de son lecteur, elle s'expose et expose un penchant. Le livre s'abîme, il marque un temps, une époque, il a une odeur. Il a une texture, une allure générale.

Nous y lisons. Ainsi, nous plongeons "dedans", la tête dans les pages, la nuque bascule pour nous immerger. Ce mouvement là ne peut pas être anodin. Le repli sur soi physique implique un repli sur une lecture silencieuse, une attention particulière. Nous pouvons en sortir, relevant la tête et y revenir. Il semble qu'un moment de lecture soit un moment accordé, une pause. Le livre se porte, s'apporte, dans les transports, au parc, dans un café. C'est un objet qui peut voyager. Nous pouvons y lire de manière studieuse, sur un bureau, une table; nous pouvons le tenir sur nos genoux, recroquevillé; il peut se tenir sur le côté, le corps allongé, accompagnant l'arrivée du sommeil. Parfois le livre est fragile ou encombrant, nous pouvons penser aux encyclopédies que nous évitons de trop manipuler. Elles reposent quelque part, nous nous y rendons, nous tournons les pages, parfois difficilement.

Ainsi, nous nous accommodons, selon la nature de la lecture et de l'objet d'une certaine disposition du corps.

Nous pointons notre attention sur la pause, le moment que constitue l'être au livre. En dépassant cette vision un tant soit peu triviale du temps de lecture que l'on s'accorde; la lecture, alors le contenu, requiert une attention particulière, une concentration. Il me semble que l'objet livre sait se faire oublier, ou du moins nous avons appris à le mettre au silence pour juste lire, recueillir le texte.

Cette dernière décennie a vu fleurir des objets électroniques qui redéfinissent nos attitudes et habitudes quant au numérique. La tablette permet une multitude de manipulations et d'opérations mais elle n'est pas vouée au travail de la matière numérique, ainsi nous pouvons dire qu'elle n'est pas un outil. Une petite nuance est à apporter ici, nous pouvons programmer sur une tablette, elle peut être un outil, mais elle n'est pas pratique et nous ne semblons pas nous en accommoder comme tel.

Par ailleurs elle est un objet technique et transforme la gestuelle sur écran. La tablette a introduit, en parallèle des terminaux mobiles et des liseuses, une technologie dite intuitive avec l'écran tactile. Repensons à la tactilité que nous avons évoqué un peu plus tôt. Ces écrans ont fait disparaître le clic, ou pression du doigt par le glisser.

*" On ne tape plus, on effleure "*<sup>17</sup>

Ces nouveaux gestes, qui sont alors des ordres donnés aux objets, nous donnent l'impression d'approcher un peu plus la matière. Si nous pensons à ce que nous appelons communément le " livre numérique ", les pages sont mimées et d'un geste du doigt nous les tournons ( parfois même accompagné d'une imitation sonore de la page qui se tourne). Nous cernons avec ces objets un problème de pertinence quant à ce qu'ils présentent puisqu'ils tiennent apparemment ( en apparence et à l'apparence ) à l'idée d'une tangibilité<sup>18</sup>.

La tablette et la liseuse nous permettent d'accommoder nos postures. Elle peuvent se tenir face à nous, de manière verticale ou se poser à l'horizontale. Comme le livre, elles libèrent la tête, les jambes et se font mobiles. Elles semblent proposer un rapport au corps à mi-chemin entre l'objet livre et l'écran d'ordinateur. En regardant autour de nous, nous saisissons une diversité des modèles, marques, formats et, force est de constater que quelque chose se cherche.

En discutant des supports de lecture, nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas aborder l'objet ordinateur. Il est mon outil de lecture principal. Nous allons tenter de dégager certains aspects basés sur l'expérience que j'en ai en tant qu'étudiante.

Nous le nommons outil puisque, du latin *ordinator*<sup>19</sup>, il permet de mettre au travail la matière même du numérique. Il est une fenêtre d'accès à internet, il permet la manipulation de nombreux programmes et stocke une grande partie de nos données personnelles. Il est entendu que l'ordinateur est un outil dont nous ne pouvons plus nous passer. Face à lui, plus exactement face à l'écran, nous nous tenons droit, la tête ne peut faire que très peu de mouvements. Les yeux font de simples aller-retours entre nos mains, qui tapent et cliquent, et l'écran. Le clavier d'ordinateur est un héritage culturel de la machine à écrire. Il témoigne d'une survivance d'une ancienne invention grâce à laquelle l'outil technologique s'est fait accepter.

L' "être à" l'écran implique quelque chose de l'immédiateté. Cette position nous main-

---

17. *Après le livre* François Bon, p.126.

18. Tangible, du latin de basse époque *tangibilis* soit : " qui peut être touché, palpable ". CNRTL.

19. " Celui qui met en ordre, qui règle " ; CNRTL.

tient dans un certain éveil. Peut-être devrions nous dire que l'écran nous tient en éveil. Nous sommes comme face à une fenêtre, ce qui ne semble pas être le cas avec le livre. L'ordinateur est un objet d'une relative fragilité, le corps, les mains agissent avec précaution. Il est un objet précieux, puisque fragile et onéreux. Nous nous devons et lui devons de le poser sur un support stable, une table, un bureau, parfois sur les genoux. Si nous pensons à un ordinateur avec une tour, il a un endroit qui lui est consacré et nous nous y rendons. Il semble que le corps soit dans un repos partiel. Peut-être que la tête, les yeux cherchent parfois des échappées.

Quand nous observons quelqu'un avec un ordinateur, il nous est impossible de deviner son activité. Par ailleurs il semble que cet outil dit quelque chose de notre temps. L'ordinateur est multitâche, nous pouvons tous l'identifier au premier coup d'oeil, mais la lecture est une activité parmi tant d'autres, il n'y est pas voué. Ainsi la comparaison avec l'objet livre atteint ses limites.

### 2.3 Architecture de lecture.

Nous cherchons ici à nous rendre compte de principes formels récurrents que nous pouvons penser comme propres au livresque.

Appréhendons le texte comme une architecture. Nous avons vu que l'écrit tend à éclaircir la pensée en organisant les idées dans une certaine chronologie pour pouvoir les faire émerger. Cette mise à plat est architecturé.

Les mots sont organisés en ligne et les lignes en blocs de texte sur une page. Le sommaire ( ou table des matières ) est un plan qui nous indique les différents chemins qui s'offrent à nous et comment nous y rendre. Le texte est aussi accompagné d'une signalétique mise en exergue sur la page. Nous parlons ici de la numérotation, du rappel du titre de l'ouvrage et du chapitre que nous sommes en train de lire, des notes de bas de pages, parfois des variations de typographie qui signalent une hiérarchie.

Nous savons, par expérience<sup>20</sup>, que nous entrons dans le texte en haut à gauche, que nos yeux se déplacent de gauche à droite, ligne après ligne, et que nous sortons de la page en bas à droite. La page est terminée, nous passons à la suivante. Ainsi le même processus de lecture se répète. Le bloc de texte peut être rythmé par des vides qui invitent le lecteur à faire une pause, à respirer, au même titre que la ponctuation à l'échelle phras-

---

20. Nous parlons ici d'écriture occidentale. Evidemment chaque écriture a développée ses réflexes de lecture.

tique. La page est ménagée pour le lecteur. Ainsi le livresque dévoile sa mélodie linéaire dans l'expérience de la lecture.

Le texte est édité avec une architecture dans laquelle nous nous orientons de manière tout à fait naturelle<sup>21</sup>. Le parcours livresque a fait trace dans nos esprits. Le livre est une architecture orientée, le parcours est suggéré. L'organisation de l'oeuvre veille à une certaine progression dans la compréhension du texte, par ailleurs le lecteur y chemine à sa guise.

Le numérique, qui s'offre aux textes comme nouveau support, tire jusqu'à lui ces canons de l'écriture. L'imitation de la page souligne une possible inscription de l'écriture dans cette nouvelle matière. Pourtant ses propres parcours sont à découvrir. Le volume s'est évaporé, le contenu cherche à se placer. Nous faisons face à un écran et dans ce cadre nous ouvrons une fenêtre. Déjà, celle-ci suggère une profondeur<sup>22</sup> ; une entrée dans une matière. Le paysage numérique est composé de strates entre lesquelles se sont tissés des liens. Cette construction multifilaire permet des ellipses d'une fenêtre à une autre. Ainsi la navigation s'apparente à des sauts d'adresse en adresse où les couches d'informations se superposent. Au long du parcours une rythmique saccadée se compose. Si nous en sommes le chef d'orchestre, nous convoquons en un clic les données. Ce mouvement est radicalement différent. La main du lecteur ne tourne pas à la recherche de la bonne page, nous ne marchons pas dans les rayons de la bibliothèque. Devant l'écran, le clic appelle à nous la fenêtre. Les informations se déplacent jusqu'à se coller à notre écran. Les câbles à fibres optiques font voyager le savoir de l'humanité<sup>23</sup>. Ainsi, nous avons tissé sur la planète des autoroutes de données numériques.

Le texte est déposé sur la page mais puisque celle-ci se dérobe peut-être que ce dépôt peut lui aussi être redéfini. Toutes les unités qui composent le texte, tel que nous le connaissons, sont à aménager en fonction de la structure qu'est le numérique et de ses possibilités techniques. Au delà d'une structure définie par l'auteur, l'architecture numérique peut complètement dépendre, cette fois-ci, du choix du lecteur.

Ainsi, nous sentons que le texte<sup>24</sup> et le numérique peuvent tisser ensemble de multiples modes "d'être" et d'exister.

---

21. Par là nous entendons que ces habitudes de lecture que nous avons prises sont ancrées à tel point que le parcours se fait désormais sans plus y penser.

22. Réfection sous l'influence du latin *profundus* soit : profond, dense, épais. CNRTL.

23. Voir Annexe 1.

24. du latin *textus* soit " tissus, trame " . CNRTL.

## Chapitre 3

### La lecture.

Lire, du latin *legere*, veut dire *cueillir*, c'est recueillir la parole, être auprès de celle-ci.

*"Suivre des yeux les caractères d'une écriture et pouvoir les identifier"*<sup>1</sup>

La lecture installe et participe de la tenue de l'homme dans une certaine existence. Entendons *existence* comme ce qui est propre à l'être humain, ce qui lui permet de transformer ses conditions de vie. Ainsi la lecture permet à l'homme d'exister avec et parmi les siens. De l'existence résulte une conduite plutôt qu'un comportement.

La lecture et l'écriture participe du dispositif langagier. Selon Giorgio Agamben un dispositif trouve ses fondations dans le processus d'humanisation, qui fait que nous sommes désormais humain. Un dispositif :

*" a d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. "*<sup>2</sup>

Selon les supports prévus pour le livresque ou le numérique, la cueillette subtile activité s'en trouve changée. Nous dirons donc qu'il pourrait y avoir des façons, des manières de lire. Nous cheminons au fil de l'écrit. Ainsi la lecture peut avoir plusieurs formes, plusieurs modes. Nous pouvons soutenir ici que donner forme à ce que la fenêtre numérique nous met en vue est un travail qui peut concerner les designers. Des formes, des organisations se cherchent, il s'agit de les conduire.

---

1. 1050 Alexis, éd. Chr. Storey, 374. CNRTL.

2. Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, ed. Payot et Rivages, poche, 2007 ; p.31

### 3.1 Les chemins de la lecture.

Le cerveau est une mosaïque de zones spécialisés qui évoluent notamment avec l'apprentissage de la lecture. L'aire occipito temporale gauche correspond à l'aire de la forme visuelle des mots. D'après Stanislas Dehaene<sup>3</sup> la lecture n'est pas naturelle et correspond à ce qu'il appelle un système de recyclage neuronal.

La lecture consiste à convertir la reconnaissance visuelle en une représentation de la prononciation du mot. Autrement dit une transformation des graphèmes vers les phonèmes. Ainsi l'apprentissage de la lecture nous donne la capacité, en environ 300 millisecondes, d'activer à la vue des mots écrits des régions du cortex temporal impliqués dans le codage des mots parlés. La lecture devient automatique, elle se fait sans y penser. On comprend bien l'importance de l'oralité dans la lecture, ou en tout cas dans son apprentissage. Si, en tant que bon lecteur, elle peut être sans difficulté silencieuse, elle est en lien avec la sonorité des mots.

*" Ses yeux parcouraient les pages mais sa voix restait silencieuse et sa langue immobile ".<sup>4</sup>*

La musique des mots est essentielle à la compréhension d'un texte. La lecture à voix haute active la zone située entre le gyrus temporal supérieur et le lobe frontal inférieur et celle-ci est également activée pendant la lecture silencieuse<sup>5</sup>.

*" Le cerveau comprend une espèce d'arbre à lettres. "<sup>6</sup>*

À la vue d'un mot, notre cerveau le fragmente en traits élémentaires pour ensuite former les lettres, les groupes de lettres et enfin le mot entier. Cette arborescence correspond à celle qui compose nos neurones et les réseaux qu'ils forment. Les prochaines étapes sont le calcul de la prononciation du mot puis son sens.

Quand la lecture est devenue un réflexe, nous ne nous concentrons pas sur chaque lettre, mais la forme du mot nous apparaît en premier. Nous avons enregistré des raccourcis entre la forme globale d'un mot et sa signification. Ce qui nous permet, en tant que bon lecteur, de lire un texte comme celui-ci :

*Sleon une édtue de l'Uvinertisé de Cmabrigde, l'ordre des ltteers dans un mot n'a pas d'ipmrotncae, la seule coshe ipmrotnate est que la pmeirère et la*

---

3. Psychologue cognitif, neuroscientifique et professeur au Collège de France.

4. *Confessions*, Saint Augustin à propos de Saint Ambroise, IV<sup>ème</sup> siècle,

5. *Les chemins de la lecture*, Stanislas Dehaene commente les études scientifiques menées, Arte Reportage, à partir de 17min22 / 59min54.

6. *Les chemins de la lecture* Stanislas Dehaene, Arte Reportage, 14min30 / 49min54.

*dernière soeint à la bnnoe pclae.*<sup>7</sup>

Durant l'apprentissage, les enfants comprennent que l'écriture n'est pas une suite d'images quelconques mais des signes arrêtés et signifiant.

Parfois l'activation phonologique sera prédominante et ensuite le sens du mot arrivera, ce qui est le chemin de compréhension pour un mot dit régulier ( que l'on connaît ). Parfois, dans le cas d'un mot irrégulier, il faudra apprendre le sens du mot pour ensuite arriver à sa prononciation. L'ensemble des écritures font appelle à ces deux voies de lectures ( phonologique et sémantique ).

Le numérique transforme considérablement les modes d'apparition des mots et donc la lecture elle-même. S'agissant de la pensée humaine, cette mutation dessine-t-elle de nouveaux chemins de lecture ?

Thierry Baccino<sup>8</sup> parle des trois aspects de la lecture qui se trouvent altérés.

Premièrement la visibilité, puisque les écrans, liseuses ou tablettes ont une luminosité différente avec des contrastes et des effets visuels.

Deuxièmement la lisibilité, le numérique permet des affichages très différents des textes et les propriétés graphiques se multiplient et peuvent être modifiées par chaque lecteur. Troisièmement, la compréhension des documents numériques se transforme puisque le numérique permet des documents hypertextuels avec plusieurs niveaux de profondeurs et des documents multi-modaux ( vidéos, textes, sons, images ). Ces nouveaux chemins de lecture sont à acquérir et à assimiler.

Il a été observé que lors de la lecture, nous regroupons les éléments selon leur nature formelle. Ainsi, en un coup d'oeil nous classons et repérons les paragraphes, les colonnes... que nous pouvons nommer des unités textuelles. Nous classons de manière quasi immédiate ces unités par groupes selon des critères simples comme leur taille, leur forme, leur inclinaison ou leur couleur. Après avoir établi ce que nous pouvons appeler un squelette du document que nous avons sous les yeux, nous établissons un ordre de lecture. Nous suivons donc bien une architecture qui nous est présentée.

Si nous nous rapprochons de la ligne, voire du mot, nous lisons avec une petite partie de la rétine qui correspond à la vision fovéale. C'est à dire que notre oeil fait précisément le point sur environ quatre lettres. Ceci explique le déplacement rectiligne des yeux et de la partie fovéale de l'oeil pendant la lecture. Nous pouvons décrire trois zones. La

---

7. Thierry Baccino, article *L'ordre des lettres...*

8. Professeur à l'Université de Paris VIII, psychologie Cognitive des Technologies Numériques ; Directeur Scientifique du LUTIN à la Cité des Sciences et de l'Industrie, La Villette, Paris ; Directeur du Living Lab Européen du LUTIN.

première est la plus précise, celle dont nous venons de parler. La deuxième est sa périphérie, appelée également périphérie fovéale, elle est donc légèrement plus floue que la vision fovéale. La troisième zone est appelée l’empan visuel, elle se dessine autour de la périphérie fovéale et est asymétrique. L’empan visuel est un peu plus floue encore que la périphérie fovéale et est plus large sur la droite que la gauche. Cette zone anticipe le reste de la lecture qui va se faire en direction de la droite. Ce point, désormais éclairé, est intéressant puisqu’il souligne que la lecture est affaire d’éducation, puisque l’empan visuel est asymétrique sur la droite car nous écrivons et lisons de gauche à droite. Ceci se vérifie en observant l’empan visuel des cultures arabes, par exemple, qui lui est asymétrique vers la gauche. Chez ceux qui maîtrise de manière égale une écriture qui va de gauche à droite et une écriture qui va de droite à gauche, l’empan visuel est centré. L’oeil et le cerveau humain se sont donc habitués à un mode d’apparition de l’écrit et nous pouvons faire l’hypothèse que l’homme est capable de s’adapter à d’autre mode de lecture.

### **3.2 Les modes de lecture.**

Nous partons de l’hypothèse qu’il peut y avoir des lectures différentes, que nous nommons des modes de lecture. Le mode implique une forme, une architecture, un chemin de lecture. Nous parlions d’architecture du livresque et du numérique concernant l’écrit, ainsi pour lire il faut suivre le tracé. Il s’agit d’adopter un mode de lecture adapté à une architecture. En disant cela nous avançons le fait qu’il y ai des différences entre ce que peut nous donner à lire le livresque et ce que nous donne à lire le numérique.

Lire, c’est dans un premier temps détecter des lettres, ce que nous appelons lisibilité, ensuite nous identifions les mots, processus de discrimination et enfin nous accédons à la compréhension du texte.

Le numérique nous propose une multitude de fichiers de nature différente et dans ce même temps introduit la simultanéité. Ceci a un effet direct sur la lecture. Il convient de préciser que le livresque propose une pluralité, puisqu’il peut présenter de l’écrit, des photographies et des illustrations, mais nous mettons en lumière une des capacités technique du numérique qui est la simultanéité des éléments pluriels.

Il convient de dire que chaque document requiert une concentration mentale et visuelle

différente. Une vidéo ou une photographie ne nécessite pas une attention visuelle aussi précise que l'écriture. La lecture de l'écrit engage quelque chose de différent et peut plus rapidement déclencher une fatigue visuelle. De plus, cet aspect est accentué par le support même de lecture ; s'il s'agit d'un écran rétro-éclairé, un syndrome appelé CVS, soit Computer Vision Syndrome<sup>9</sup> peut être ressenti par le lecteur. Thierry Baccino<sup>10</sup> nous renseigne sur le fait que 90% des personnes qui passent plus de trois heures d'affilées sur un ordinateur ressentent les symptômes. La dimension que nous pouvons appeler ergonomique de la lecture ( liée à la technicité des écrans ) est à connaître, mais précisons que nous nous intéressons plus particulièrement aux modes d'apparition des unités textuelles, ce que nous avons appelé pus tôt la lisibilité ; autrement dit ce qu'il se passe dans l'écran.

Nous pouvons observer une dynamique qui a quelque chose à voir avec les capacités technique du numérique. Ces mouvements pourraient être des caractéristiques récurrentes de ce paradigme. L'écran nous présente des documents, sur ou dans lesquels nous naviguons. Cette navigation s'effectue via le défilement ( scrolling en anglais ), généralement vertical mais celui-ci peut désormais se faire horizontalement. Ce déplacement assoit encore la notion de fenêtre qu'est l'écran. Il nous met quelque chose en vue, nous pouvons y naviguer en profondeur mais aussi en périphérie en faisant apparaître ce qui au mouvement précédent était hors-champ. Alors s'agissant d'une activité de lecture, la ligne que nous avons l'habitude d'enregistrer de manière visuelle s'est déplacée ( notre mémoire visuelle place les éléments sur leurs supports, nous nous souvenons de la ligne, de la page, du mot dans son environnement ). La lecture sur un document livresque nécessite un retour visuel constant sur les mots. Nous effectuons, de manière inconsciente, des petits sauts d'avant en arrière. Mais quand le texte se déplace, puisque c'est la nature du numérique de rendre mobile les données, nous nous concentrons de manière accrue pour lire. La lecture sur numérique nous demande plus d'effort. La compréhension est certainement différente du fait de ce mode de lecture.

Pour nuancer nous pouvons remarquer que dans un livre un retour sur le texte nécessite de tourner les pages. Nous pouvons y perdre de l'attention. Mais nous sentons bien que cette recherche est autrement compliquée par la mobilité des documents sur le numérique.

---

9. Les symptômes sont : une sécheresse de l'oeil, une asthénie ( vision floue ), des maux de têtes et des clignements de yeux plus rares.

10. Professeur à l'Université de Paris VIII, Psychologie Cognitive des Technologies Numériques ; Directeur Scientifique du LUTIN à la Cité des Sciences et de l'Industrie. La Villette. Paris.

Un deuxième mouvement peut être remarqué. Il est lié à l'emplacement des données numériques. Désormais il faut se souvenir de l'endroit, ou pour être plus précis dans notre vocabulaire, il faut se souvenir du chemin pour pouvoir convoquer un élément. Il y a donc un mouvement particulier. Communément, quand nous parlons d'adresse, il s'agit d'un point géographique. Quand nous avons une adresse, nous nous y rendons. Avec le numérique, nous parlons de mouvement particulier puisque ce sont les adresses qui voyagent. Nous les convoquons à nous et elles se placent ainsi à notre fenêtre.

L'actualisation semble être aussi un aspect propre au numérique. Du latin *actualis* et du latin médiéval *actualitas*, c'est ce qui agit, ce qui met en action, c'est une force opérante. Ainsi, le numérique permet un retour constant sur tous les documents qu'il nous présente. L'actualisation c'est la notion de mise à jour. Cela participe du second niveau de mobilité dans le numérique. L'actualisation avance également une idée de strate, elle a pour effet de produire des strates chronologiques de l'état des documents. Revenir dans une strate antérieure c'est recouvrer un état du temps. Précisons que nous parlons ici du numérique et de ce qui est observable et manipulable depuis notre ordinateur, mais pas d'internet. Ceci ouvre plusieurs aspects. Nous avons parlé de la retouche, ainsi, nous pouvons être constamment dans l'action de reprendre, refaire, redire etc... Ensuite s'il y a modification, la question de l'archivage se pose. L'archivage, c'est donc le fait de garder en mémoire chaque strate d'actualisation. En tout cas nous soulevons le fait qu'il y ait des versions antérieures de tout ce qui est dans le numérique. L'archivage, l'historique, donne à voir un chemin chronologique. Ils sont des sujets à part entières, à la limite du numérique, de la cartographie, de l'histoire, de la trace. Ceci constituerait également un champ de travail qui semble concerner les designers. Nous le signalons comme étant une caractéristique du numérique. Nous pouvons aussi parler de calques, qui est un principe fonctionnel de certains logiciels sur le numérique. Le calque semble montrer quelque chose du fonctionnement du numérique. Nous comprenons une superposition. Chaque calque nous éloigne un peu plus visuellement et temporellement du précédent.

Rappelons qu'une lecture linéaire consiste à trouver une cohérence entre les mots, les phrases et les paragraphes. C'est une lecture attentive et profonde, puisque des liens sont à faire dans une construction donnée. La notion de strate, couche ou calque est égale-

ment présente avec l'hypertextualité. Bien que l'hypertexte<sup>11</sup>, ne soit pas en corrélation avec l'avènement du numérique, il y est déployé et se trouve être multimédia. Celui-ci installe le texte dans l'éphémère et l'épisodique. Nous passons de niveau en niveau par un clic et la cohérence de l'ensemble du contenu lu n'est plus aussi évidente. Comme quand nous disons " perdre le fil ", Thierry Baccino parle d'une désorientation cognitive du fait de la profondeur et de la multiplicité des médias. Dans l'absolu, tout peut se relier à tout et nous pouvons atteindre une frénésie dans la lecture. Le vocabulaire employé par Thierry Baccino, entre autres, semble refuser toute possibilité matricielle de cette structure. Le morcellement, la fragmentation, le saut peuvent construire quelque chose de radicalement différent. Quand l'écrit, dans le mode livresque a été pensé dans une unité, dans le mode numérique il peut être défini par une certaine discrétisation. La fragmentation caractéristique du numérique peut en être son principe de lecture ; principe, du latin *princeps* et *principium* soit premier plan ou fondement.

L'hypertextualité dit aussi que, techniquement, le numérique permet une certaine discrimination des contenus. Ainsi, il devient un outil de recherche très précis. Par exemple, le logiciel<sup>12</sup> Adobe reader, nous donne la possibilité d'effectuer une recherche par mots clefs dans un contenus. Plus précisément cet outil reconnaît des pages d'un ouvrage numérisées comme étant un texte, donc de l'écrit et est, ensuite, capable d'effectuer une recherche via le mot dans la matière même du texte<sup>13</sup>.

Par ailleurs, le numérique permet de chercher dans l'ensemble des fichiers dans les versions antérieures ( dans l'archivage ) et par type de média, plus précisément par format ( .pdf ; .odt ; .mov ; .mp3 ; .tex ; .doc etc... ) ou encore par date. Nous pouvons faire une comparaison avec la recherche dans le mode livresque qui désormais peut nous sembler limitée, puisqu'il s'agit de l'index, la table des matières ou le sommaire.

Bien qu'il fût décidé de séparer *écriture* et *lecture* afin de saisir plus précisément ce que le numérique fait au texte, nous ne pouvons parler de cette technologie sans dire que de toute évidence elle abolie certaines frontières. Notons que les lecteurs ont tout a fait la possibilité d'être aussi écrivains ou auteurs. En réalité ces termes sont désormais à discuter. Ils convoquent quelque chose qui a rapport avec la propriété intellectuelle.

---

11. L'hypertexte se définit comme un noeud, un lien ( de quelconque nature, sémantique ou autre ) fait entre deux fichiers.

12. Nous discuterons un peu plus tard de la définition de logiciel.

13. Sous réserve que la numérisation soit de bonne qualité.

Ce sont aussi des professions. Elles sont déclarées publiquement. Elles font autorité. Le numérique offre la possibilité à tout le monde d'écrire, mais aussi de publier, dans le sens où ceci peut être rendu public sur les réseaux. Mais ces nouveaux auteurs ne sont pas rémunérés, ils n'en font pas profession. Ainsi, nous entendons par là que le numérique nous permet à tous d'être lecteur et ce qu'il conviendrait d'appeler, *écrivain*. Ceci n'est pas une proposition terminologique, mais il s'agit de différencier les statuts. Ainsi *écrivain* décrit simplement un individu qui écrit, au même titre que lecteur décrit un individu qui lit. C'est mettre sur un même pied d'égalité les deux sujets.

Les fichiers numériques peuvent être repris, retravaillés constamment. Le copier / coller sont des commandes qui appuient ce double statut. Ainsi, nos fichiers sont des collages personnels de ce qu'il nous a intéressé de ménager dans un même espace.

La simultanéité des fichiers numériques peut parfois brouiller la lisibilité. Il se trouve que certains affichages sont inondés d'unités textuelles qui se chevauchent. Ainsi les typographies, couleurs, inclinaisons ne sont, bien souvent, pas harmonisés. L'harmonisation a à voir avec l'organisation des unités textuelles dans un espace<sup>14</sup>. L'œil, qui ne s'est pas habitué, est constamment sollicité et ne s'organise pas si simplement pour lire. Les unités textuelles excitent l'œil et finissent par amoindrir la lecture. Comme si une bataille entre les unités textuelles s'était engagée, c'est parfois à celle qui sollicitera le plus la vue. Ce n'est pas le lecteur qui décide de son ordre de lecture mais un élément visuel qui tente de s'imposer. À ce titre Marin Dacos<sup>15</sup> parle d'économie de l'attention<sup>16</sup>. Capter l'attention du lecteur prend désormais de la valeur.

Il y aurait un risque de surcharge cognitive et ceci agit directement sur la fatigue visuelle et la compréhension du document. Nous avons vu que lire est une activité humaine liée à l'existence. Un encombrement visuel ne semble pas approprié s'agissant de l'existence de l'écrit dans le numérique.

L'écrit ne s'est pas épanouie dans la matière du numérique, puisqu'il tire avec lui un héritage livresque. En ce sens, nous lui adressons une lecture du même ordre. Par ailleurs, nous avons parlé d'encombrement visuel et de sollicitation poussés à l'extrême, il s'agissait de comprendre cette dynamique. Mais, si la lecture est affaire d'apprentissage, il semble que nous pouvons émettre l'hypothèse que la simultanéité est à comprendre et à

---

14. Nous en discutons dans le sous chapitre précédent.

15. Marin Dacos, agrégé d'histoire, ingénieur de recherches au CNRS et Directeur du Centre pour l'édition électronique ouverte.

16. Podcast, France Culture, Place de la Toile, *Spéciale édition numérique*, Xavier De La Porte.

apprendre. Peut-être s'agit-il de s'y habituer, d'habiter le numérique.

Quelque chose dans le mode livresque relève du silence.

*" C'est que l'écriture, Phèdre, a, tout comme la peinture, un grave inconvénient. Les oeuvres picturales paraissent comme vivantes; mais, si tu les interrogés elles gardent un vénérable silence. "*<sup>17</sup>

Platon pose la question de l'oralité et de sa disparition avec l'écriture. Par ailleurs la parole, la voix, le son de la voix, nous l'avons vu, ne sont pas antagoniste de l'écrit. L'entrée dans la lecture se fait d'abord à voix haute, cela commence avec un parent ou instituteur qui nous fait la lecture; puis à un moment de notre histoire nous apprenons à lire et nous nous entraînons lentement à voix haute. L'acquisition de la lecture se fait quand nous sommes assez bons lecteur pour que celle-ci soit silencieuse, quand nos lèvres cessent de bouger pour mimer la parole. Mais le son nous suit discrètement. Par exemple nous pouvons dire que si nous connaissons l'auteur, le souvenir de sa voix persiste quand nous lisons son texte.

Nous pouvons identifier un deuxième niveau de silence de l'écrit. S'agissant du livresque, le texte a quelque chose d'inerte en ce qu'il est figé ou fixé. Le texte, le dépôt d'écriture ne se retravaille pas, une fois inscrit dans l'objet livre il demeure en l'état. Ainsi nous soutenons que le silence du texte peut être repéré comme étant une propriété du livresque. En disant que l' "être à" la lecture dans un mode livresque procède d'un silence, nous pouvons penser à l' "être au" jardin dont parle Gilles Clément. Il est une façon de s'abandonner à celui-ci. Peut-être que l'être à la lecture procède d'un désaffaïement.

*" La présence au jardin suppose l'esprit nu et le corps exposé. "*<sup>18</sup>

Nous faisons l'hypothèse que le silence dont nous venons de parler ne se trouve pas dans le numérique. Au contraire, il y a quelque chose du bruit. Le bruit vient d'une rencontre entre le mot latin *rugire* soit rugir et *brugere* qui a donné bramer, le bruit c'est aussi une renommée, un éclat.

Nous parlons peut-être d'un " bruit " au sens d'une occupation visuelle, nous basculons dans un encombrement. Celui dont nous avons discuté plus tôt. Comme nous disons pour une photographie qu'il y a du bruit. Entendons alors du grain, de la matière. Ainsi, notre écran est un kaléidoscope. Quand Thierry Baccino parle de surcharge cognitive, peut-être qu'il s'agit de cela. Le bruit dévoile une capacité matérielle du numérique.

17. *Phèdre*, traduction de Mario Meunier, 1922.

18. Gilles Clément, *Jardins, paysage et génie naturel*; p. 26-27.

Ensuite, puisqu'il s'agit du numérique et aussi d'internet et donc des réseaux de communication instantanés sans hiérarchie, tout le monde peut s'exprimer. Le réseau fait du bruit. Les bruits courent.

Enfin, nous pouvons cerner un troisième niveau. La possibilité de retouche, l'actualisation augmente cette notion de bruit. Cette dynamique, cette pulsion est constitutive du numérique.

*" C'est notre attention qui met des objets dans une chambre et l'habitude qui les en retire et nous y fait de la place " <sup>19</sup>*

Il convient de dire que la lecture sur le numérique est possible depuis à peine une quarantaine d'année. Peut-être que les habitudes de lectures n'ont pas encore eu le temps de s'inscrire. Marcel Proust soulève quelque chose de fondamental. Les habitudes relèvent d'expériences, et d'enseignement. Il nous faut le temps de désencombrer cette nouvelle matière.

### 3.3 La fenêtre et le jardin.

Nous parlons de matière puisque, si l'écriture peut se penser indépendamment de son support traditionnel, elle se pose, s'inscrit sur, dans quelque-chose. Nous avons discuté du fait qu'il soit possible d'imaginer une architecture différente. Mais nous ne pouvons pas penser une architecture sans dessins, sans fondations, sans matériaux, sans un espace et un agencement. Ainsi nous soutenons que le numérique est une matière avec ses possibilités plastiques. Une matière c'est une substance. On entend dans celle-ci une étendue, une masse. Le numérique se travaille et se met au travail avec une palette d'outils appelée *langages de programmation*. Il convient peut-être dans un premier temps de discuter cette notion avancée de langage.

Le langage est un moyen de communication et il se trouve être spécifique à un groupe. Le terme communication implique qu'il y ait un échange et une compréhension langagière entre les deux entités. Nous suggérons de parler d'écriture de programmation, puisqu'il

---

19. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, à l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Lecture sur adobe reader, p.667

s'agit de formuler des ordres à l'outil numérique. Il n'y a pas de communication proprement dite car nous entendons une certaine égalité d'échange dans cette notion.

Les ordres sont des algorithmes qui indiquent à l'ordinateur une commande souhaitée. Nous comprenons qu'une écriture de programmation se donne à voir par une image. Cette image est donc le résultat d'une superposition. Il est d'abord un niveau de code binaire<sup>20</sup>, celui-ci prend la forme d'un texte dit *code source*. Nous agissons dans ce code avec une écriture de programmation, de ce fait nous ordonnons à l'ordinateur. Enfin une étape de traduction<sup>21</sup> s'accomplit pour arriver à l'image finale. Les étapes ou couches de code binaire, d'écriture et de traduction sont éminemment plus complexe, puisque fractionnée, que la façon dont nous l'avons détaillées. Il n'empêche que nous saisissons désormais la nature stratifiée du numérique et de son fonctionnement.

Étant donné le sujet traité, je me suis formée à une écriture de composition pour rédiger le mémoire. Il s'agit de LaTeX. Cette suite de logiciels compartimente et donne à voir les étapes d'écriture et de lecture. Le document final est donc une superposition de temps, d'étapes et de logiciels, qui ont tous travaillé vers une idée, une composition. LaTeX implique de se concentrer quasiment exclusivement sur le contenu. La mise en page, qui peut être fastidieuse, est simplifiée par des commandes. Le texte est rédigé dans un éditeur. Celui-ci est orienté sur la phase de rédaction uniquement. En tête du rouleau, dans un préambule, je choisie ce que nous appelons des *packages*. Ceux-ci régissent différentes données. À savoir, la typographie, la taille, la couleur, les marges, la langue de rédaction etc... Ces packages vont déterminer la forme de l'*environnement*. Celui-ci est un premier choix, il désigne la nature du texte qui va être rédigé, il déterminera son statut. Ce mémoire a pour environnement *report*. Les packages et environnements utilisent l'anglais. La phase de rédaction est suivie par une étape de compilation. Le logiciel exécute mes choix de mise en page et me remet le texte au format pdf.

Ainsi, LaTeX permet de désencombrer la phase d'écriture en donnant la possibilité de reprendre et de transformer le document seulement avec une ligne de commande.

Il sépare clairement l'acte de rédaction et la lecture. Evidemment il y a une lecture possible dans la première phase, mais rien n'est fait pour la facilité. Au premier abord, les yeux sont perdus dans un tel document. Puis au fur et à mesure je m'y suis habituée.

---

20. Il s'agit de la numérotation binaire, 0 et 1, qui correspond aux deux états possibles des transistors.

21. Dit aussi, étape de compilation. Du latin *compilare* c'est " composer, écrire " et rassembler en un tout.

Ou en tout cas, désormais je comprends l'écriture de composition, alors je comprends la structure, les entrées et les sorties du texte.

L'écriture et la lecture ne se déroulent pas dans un même temps, espace, et n'ont pas la même allure. L'écriture est brute. Comme une matière première, elle est ensuite taillée, affinée, allégée et tournée vers l'oeil du lecteur. Il est intéressant de constater que le numérique a affranchi l'écriture et la lecture en leur vouant un espace et un temps. Il convient de dire que le lecteur ne peut pas avoir accès au texte tel qu'il s'est formé dans l'éditeur, c'est une phase qui ne lui ai pas donné de voir. Il n'en a même aucune idée.

Une certaine esthétique se dégage de cette écriture de composition. Les commandes se différencient par des symboles et par une typographie bleue<sup>22</sup>. Elles balisent le texte. Celui-ci est dense. Les rythmes et respirations n'y sont pas installés. Nous pouvons faire défiler cette matière pour y naviguer. Elle est comme un rouleau, qui pourrait ne pas avoir de fin. Le texte n'est pas complètement clôturé dans cet espace. De ce texte brut émane une beauté sensible, une générosité. Il est en fait plein de promesse dans sa densité.

Nous avons fait l'hypothèse de modes de lectures adaptés à une architecture de l'écrit. Le numérique nous présente le texte par, dans ou sur une interface ; par, dans ou sur une fenêtre. Peut-être convient-il de distinguer et préciser ces termes.

Une interface est une surface à la frontière entre deux parties, deux systèmes, deux organisations. C'est un dispositif qui ménage un espace d'interaction. À priori, nous avons accès à ce dispositif en ouvrant une fenêtre. Ce qui témoigne d'un espace c'est ce qui le forme. Une fenêtre s'ouvre pour amener de la lumière dans un espace, pour créer du dehors et du dedans. Elle nous permet de penser la relation entre deux parties. Avec le numérique, les fenêtres peuvent s'ouvrir, nous l'avons vue, de manière simultanée. Les strates se superposent et déjà elles composent une plastique propre au numérique. Ces ouvertures proposent des paysages multiples, elles forment un kaléidoscope. Alors nous approchons de la notion d'ubiquité. Nous pouvons voir et être dans plusieurs espaces à la fois. Nous disions plus tôt " par, dans ou sur ". Ceci soulignait une confusion de lieu. Peut-être que l'outil utilisé pour travailler, le logiciel, est le chemin vers l'interface. Soit le " par ". L'écriture de programmation, celle qui va régir l'allure du document final semble désigner comme ce qui pourrait être le moteur de la fenêtre. Nous dirons que c'est le " dans ". Enfin la fenêtre est le " sur ". Nous lisons sur sa surface.

---

22. Voir Annexe 2.

Nous parlons d'une interface entre nous et le numérique, entre un lecteur et un contenu. La fenêtre relie ces deux rives. Elle est comme un hublot, nous sommes immergé dans le numérique. Elle délimite un visuel. C'est un enclos. Elle insinue une grandeur, une profondeur, une étendue qui se trouvent hors de notre champ de vue. La fenêtre peut alors se ménager, nous avons envie de dire, se cultiver. Si nous avons relevé comme caractéristiques de ce paradigme la simultanéité, la mobilité, l'actualisation, l'hypertextualité, la discrimination alors nous avons souligné autant de manière de faire évoluer et croître l'écriture dans ce que délimite l'écran. Ceci dévoile les possibilités d'aménagements ( au sens de l'habiter ) pour l'écriture, la littérature et la lecture.

Au cours des séminaires, nous avons travaillé sur le jardin et le paysage. Un lien évident s'est noué entre la fenêtre numérique, qui a vivement piqué notre intérêt, et le jardin<sup>23</sup> dans ce qu'il engage de sensible.

Envisageons un écran comme un paysage. Selon Gilles Clément il est ce qui se trouve sous l'étendue de notre regard. Le paysage concerne toutes les échelles, toutes les natures, tous les lieux, tous les reliefs. Si l'écran est un paysage, la fenêtre numérique est un jardin. Le jardin révèle à la fois l'enclos et le paradis. L'enclos est protecteur, il est bienveillant quant à ce qu'il préserve en son sein. Il trace simplement un cadre à l'intérieur duquel la vie suit son cours. Le jardin est le lieu de la rencontre de l'homme et de la nature. Il a quelque chose d'apaisant. Ainsi règne l'harmonie entre les éléments qui le composent et l'homme. En parlant de jardin nous pouvons penser des éléments de différentes natures qui bruissent dans un même espace, sous une même lumière. Par ailleurs ils peuvent évoluer indépendamment les uns des autres.

Ainsi s'est établi un protocole de travail en design. D'après ce que nous avons pu dégager comme caractéristiques du numérique, il m'intéresse de proposer des mises en page, des modes d'apparition du texte. À ceci j'ajouterai plusieurs observations faites pendant l'épreuve même de la recherche en vue du mémoire.

Je soutiens le fait que la lecture en mode livresque puisse être une des possibilités du numérique. Il peut sembler que désormais je dise le contraire de ce qui a été développé jusqu'ici. C'est en réalité la conséquence de plusieurs faits. Le problème qui se pose à nous est que nous ayons des objets techniques du livresque, qui sont notre héritage culturel et que, parallèlement à ceci, émerge une technologie qui déborde sur l'existant. Nous

---

23. Séminaire c/o Gilles Tiberghien et Gilles Clément.

avons numérisé, par commodité, les pages de nos ouvrages pour réunir en un même lieu les écrits. Mais il se trouve que nous tentons un bricolage qui, pour l'instant, ne semble pas pertinent. De toute évidence, le mode numérique ne leurs est pas dévoués.

J'ai utilisé plus tôt le terme *problème*. J'entends par là qu'il y a donc, certainement, de multiples réponses à apporter. La soutenance que je prépare pourrait être un chemin à envisager, ou en tout cas, le doigt posé sur une tension.

C'est donc le contexte qui, tel qu'il vient d'être décrit, induit la notion de négociation. Il y a quelque chose à trouver qui ne nous rende, en aucune manière, nostalgique d'une époque technique et qui, dans un même mouvement, soit respectueux d'une mémoire dont nous sommes les héritiers. Il s'agit d'être clairvoyant quant à ce moment de transition. Prendre soin d'un mode de lecture livresque avec les outils du numérique, c'est penser et dédier un espace à ce contexte. J'ai alors approché les possibilités d'un logiciel, d'une interface, d'une fenêtre. Je garde en vue que je n'ai pas les capacités pour programmer un logiciel, pourtant au fur et à mesure de mes recherches concernant la lecture et l'écriture sur le numérique, je me suis faite une idée de ce que la lecture avec la technologie du numérique pourrait être.

Le statut de cet proposition n'est pas un objet ou produit pensé pour d'éventuels utilisateurs mais plutôt un *praticable*. Je fais évoluer un premier travail réalisé avec mes camarades pour le séminaire qui s'est déroulé à l'ensci. Le terme praticable a été introduit par David Bihanic au cours de notre présentation, qui lui même faisait référence à Claude Parent. Ainsi, un praticable est quelque chose qui s'éprouve pour se réaliser. Il est un objet même de travail. Le statut de cet objet dit praticable m'intéresse. Il donne la possibilité d'essayer, de comprendre, de s'égarer, de revenir, de découvrir et de proposer. Autrement dit, il est un objet me permettant, dans un premier temps de vérifier certaines hypothèses avancées dans ce mémoire et dans un deuxième temps de l'utiliser comme véritable outil de lecture. Il assoit mon statut d'étudiante.

Nous tentons de décrire les éléments sensibles à faire travailler.

Avec le numérique, il nous ait donné la possibilité de choisir des unités textuelles, de les décomposer. Pour une lecture, il semble que l'unité textuelle minimale soit le mot. En dessous, il s'agit de la lettre et celle-ci concerne peut-être plutôt une palette à manier lors de l'écriture. Puisque nous nous centrons sur la lecture, la plus petite unité de compréhension me semble être le mot. Ensuite nous désignons la ligne, puis le bloc de

texte. Comprenons que nous ne discutons pas de phrase ni de paragraphe, qui sont des structures de contenu, puisque par unité nous entendons une forme visuelle. Ainsi une phrase nous apparaît visuellement comme une ligne.

La typographie est une des variables. Celle-ci peut évoluer en couleur, en densité jusqu'à la transparence, en taille et en forme. Par unité textuelle, nous pouvons faire référence désormais à des éléments de natures multiples. Ainsi entendons du multimédia.

Ces unités se trouvent quelque part, dans un milieu ambiant. La matière même de la fenêtre peut se texturer, se déployer. Selon qu'elle serve ou pas la lecture. Selon qu'elle supporte ou pas le mot et la manière dont elle le fait.

Nous savons les données numériques mobiles. Nous pouvons alors parfaitement admettre des mouvements de l'écrit. Les yeux, la rétine ne se déplaceraient plus. Le texte se placerait seul au centre de notre vision fovéale. Ainsi des fluctuations de l'écrit peuvent s'activer de multiples manières. Il s'agit de voir lequel ou lesquels seraient les plus à nous, à nos yeux.

La simultanéité peut déployer ou révéler une lecture en strate. Ainsi des zones et unités textuelles seraient à travailler en transparence. Nous admettrions au premier coup d'oeil la hiérarchisation d'un contenu. Ceci pourrait aussi souligner un parcours. Chaque unité textuelle s'effacerait petit à petit selon celles qui s'y superposeraient. La simultanéité peut aussi être mise en évidence par des tailles ou formes de typographies. Nous saurions reconnaître des entités. La fenêtre pourrait également ménager un espace d'apparition de vidéo, de photographie, d'illustrations ou encore d'animation. Le texte pourrait aussi bien être entendu. Il conviendrait de soigner un parti pris visuel entre ces éléments.

Peut-être qu'une fenêtre de lecture doit donner la possibilité à chacun de choisir ces variations d'apparition en fonction de l'activité et du contexte. Une fenêtre de lecture s'organiserait comme nous aménageons notre bureau. Il est question de s'accommoder d'une disposition, de s'habituer, de ritualiser, de paramétrer un être à la lecture.

## Conclusion

Une certaine attitude en design consiste à mettre le doigt sur un noeud de tension. Nous pouvons dire qu'en discutant du devenir du texte nous soulignons un champ de travail possible pour le design puisque les modes d'apparition et de lecture de l'écrit tendent à un dévoilement, ce que nous avons appelé plus tôt une authentification. De plus la matière numérique peut être déployée par un certain travail artistique, ce qui de fait concerne le design.

En ayant établi un certain nombre de principes régulateurs et de capacités techniques du numérique, nous pouvons soutenir qu'à l'image de l'appareil<sup>24</sup> photographique, la notion d'appareillage peut désormais concerner l'écrit. Nous entendons *appareil* comme un objet dont nous pouvons disposer de multiples façons. Ainsi dans la pratique de la lecture, celui-ci nous proposerait un rapport pluriel au contenu. *Pluriel* puisqu'il y aurait des possibilités de réglage, de paramétrage. Comme nous pouvons régler un temps de pause, une exposition, ou faire la balance des blancs en photographie, un appareil de lecture nous permettrait un assemblage de type de fichier, un ordre de lecture, un certain mouvement du texte.

Nous avons adopté un protocole d'observation précis de la lecture sur le livresque par rapport à celle sur le numérique. Par ailleurs il convient de dire que nous les pensons dans une relation de complémentarité. En disant cela nous soulignons que les livres et les objets techniques propres au numérique ne procèdent pas de la même architecture et alors peut-être pas du même propos. Une architecture supporte un discours. Ainsi nous nous accommoderons de tel ou tel support pour tel ou tel contenu. Cette hypothèse sera l'un des enjeux de la soutenance de ce mémoire.

---

24. Du latin *apparatus* soit préparatifs. L'appareil sert à préparer quelque chose.

# Bibliographie

## Lectures livresque

Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce que le contemporain ?* ; Éditions Rivages poche / Petite Bibliothèque, 2008.

Giorgio AGAMBEN, *L'Ouvert, De l'homme et de l'animal* ; Éditions Rivages poche / Petite Bibliothèque, 2006.

Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* ; Éditions Rivages poche / Petite Bibliothèque, 2011.

François BON, *Après le livre*, Éditions du Seuil, 2011.

Gilles CLÉMENT, *Jardins, paysage et génie naturel*, Leçons inaugurales du Collège de France, Éditions Fayard, 2012.

Edward T. HALL, *La dimension cachée*, Éditions du Seuil, 1978.

Pierre-Damien HUYGHE, *Modernes sans modernité, Éloge des mondes sans style*, Éditions Lignes, 2009.

Pierre-Damien HUYGHE, *Art et Industrie, philosophie du Bauhaus*, Éditions Circé, 2002.

Pierre-Damien HUYGHE, *Le jeu de l'exposition*, Éditions L'Harmattan, 1998.

Sous la direction d'Henri Peyronie et Alain Vergnioux, *Le sens de l'école et la démocratie* Éditions Peter Lang, 2001.

Jacques RANCIÈRE, *Le Maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle* ; Éditions 10 / 18 Fayard, octobre 2012.

Christian VANDENDORPE, *Du papyrus à l'hypertexte, Essai sur les mutations du texte et de la lecture* ; Éditions La Découverte, 1999.

## Lectures numérique

Textes réunis par Marin DACOS, *read, write book*, Open edition.

Pierre Damien HUYGHE, *Le devenir authentique des techniques*, Conférence Centre National de la Recherche Technologique, Rennes 2004. <http://pierredamienhuyghe.fr/documents/textes/huyghethomson.pdf>

PLATON, *Le Phèdre*, traduction de Mario Meunier, 1922, lecture sur adobe reader.

Marcel PROUST, *À la recherche du temps perdu, à l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Lecture sur adobe reader.

## Sources

Itunes U : podcasts, France Culture.

Itunes U : Conférences, Collège de France.

<http://www.cnrtl.fr>

<http://internet-map.net/#11-158.28459970128168-106.82308400342814>

[https://www.youtube.com/watch?v=V\\_IMlJkTjx8](https://www.youtube.com/watch?v=V_IMlJkTjx8)

<http://www.youtube.com/watch?v=c5khXm635M0>

<http://fondationbodmer.ch>

<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/hlecture/hlintegr.html>

<http://www.youtube.com/watch?v=pAB4S5sd1UU>

